



PAKISTAN

700 étudiants de la Mosquée rouge se sont rendus aux forces de l'ordre Page A 5

www.ledevoir.com

LE DEVOIR

VOL. XCVIII N° 148

LE JEUDI 5 JUILLET 2007

88¢ + TAXES = 1\$



CHRISTINNE MUSCHI REUTERS

Jacques Corriveau, un des principaux acteurs du scandale des commandites.

Scandale des commandites

La police saisit des documents chez Jacques Corriveau

BRIAN MYLES

Le père du système de ristournes au profit du Parti libéral du Canada, section Québec (PLCQ), Jacques Corriveau, a reçu la visite des policiers de l'Unité mixte des produits de la criminalité, qui ont perquisitionné hier à son domicile.

Une douzaine d'enquêteurs, principalement de la Gendarmerie royale du Canada (GRC), ont frappé à la porte de M. Corriveau, à Saint-Bruno-de-Montarville, vers 7h30 hier matin. Munis d'un mandat de perquisition, ils ont saisi plus de 25 caisses de documents et des données informatiques en rapport avec leur enquête sur des allégations de fraudes commises dans le cadre du défunt programme fédéral de commandites. «Les documents couvrent pas mal toute la vie de M. Corriveau dans la période visée par le mandat», a confirmé le caporal Sylvain L'Heureux, porte-parole de la GRC.

Le mandat de perquisition est sous scellé, si bien que les policiers se sont montrés avertis de commentaires. La démarche vise à vérifier si M. Corriveau a obtenu des biens de façon illégale et à alimenter la vaste enquête de la GRC sur le programme des commandites, a dit le caporal L'Heureux.

M. Corriveau se trouvait chez lui lors de cette opération qui a pris fin en après-midi. Il n'a pas été arrêté et a offert sa pleine collaboration aux autorités.

«La perquisition s'est très bien déroulée», a confirmé M. L'Heureux. Pour le moment, aucune accusation n'a été portée contre Jacques Corriveau, dont l'image et la réputation ont été ternies à jamais par la Commission d'enquête sur le programme de commandites. Ami intime de Jean Chrétien et militant libéral dans l'âme, M. Corriveau a été identifié dans le rapport final du juge John Gomery comme «l'acteur central d'un dispositif bien huilé de pots-de-vin qui lui avait permis de s'enrichir personnellement et de donner de l'argent et des avantages au PLCQ».

Selon des témoignages livrés par d'anciens dirigeants du PLC-Q à la commission Gomery en 2005, c'est à Jacques Corriveau que revient la paternité de ce système de corruption ayant permis de renflouer illégalement les coffres du parti à même les juteux contrats de commandites décrochés par les agences de publicité.

L'ex-directeur général du PLC-Q, Daniel Dezainde, a notamment rapporté lors de son témoignage la teneur d'une conversation entre Jacques Corriveau et lui à l'été 2001. «Il m'a dit: "Écoute bien: dans le passé, j'avais mis en place un système où je recevais des ristournes sur les commissions des agences de communication. J'en gardais une partie pour mes frais, et le reste, je le mettais à la disposition du parti"», a déclaré M. Dezainde.

VOIR PAGE A 8: CORRIVEAU



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

ACTUALITÉS

Le PLQ aussi aura sa saison des idées

À lire en page A 3

INDEX

Annonces.....	B 4	Idées.....	A 7
Avis publics..	B 5	Météo.....	B 6
Bourse.....	B 2	Monde.....	A 6
Culture.....	B 8	Mots croisés..	B 6
Décès.....	B 4	Sports.....	B 6
Économie.....	B 1	Sudoku.....	B 5
Éditorial.....	A 6	Télévision.....	B 7



FINBARR O'REILLY REUTERS

Un soldat canadien, juché sur un char d'assaut, quittait hier la base de Ma Sum Ghar, en Afghanistan, pour prendre part à une mission de secours après que six militaires canadiens et leur interprète afghan eurent été tués dans l'explosion d'une bombe au passage de leur véhicule, dans le sud du pays.

Journée noire à Kandahar

Une bombe talibane fauche six soldats canadiens et leur interprète de retour d'une mission

ALEC CASTONGUAY

Ottawa — La guérilla talibane en Afghanistan continue de faucher la vie des soldats canadiens. Six militaires sont morts hier lorsque leur véhicule blindé a explosé en passant sur un engin piégé placé sous la route, à 20 kilomètres au sud-ouest de la ville de Kandahar. L'interprète afghan qui les accompagnait a aussi péri dans l'attentat. Ils revenaient d'une patrouille effectuée en collaboration avec les soldats de l'Armée nationale afghane.

Il était un peu plus de 3h du matin hier, heure du Canada, lorsque le téléphone a sonné chez Rick Hillier, le chef d'état-major de la Défense nationale. Dans

le noir complet de sa maison à Orleans, en banlieue d'Ottawa, le grand patron des Forces canadiennes s'est redressé sur son lit, tentant de reprendre ses esprits et de sortir de ses rêves. Il a allumé la lumière et décroché le téléphone, sachant qu'au bout de la ligne c'était l'Afghanistan et de mauvaises nouvelles.

En entrevue au *Devoir* la semaine dernière, Rick Hillier expliquait à quel point il trouvait pénibles ces nuits écourtées où flotte une ambiance de deuil. «Aucune bonne nouvelle n'arrive à 3h du matin», dit-il. «Ce que je déteste, c'est que je ne suis pas le seul à me faire réveiller. Partout au pays, je sais que la chaîne téléphonique est en marche. Des officiers se font réveiller, des meilleurs amis se font sortir du lit et des familles com-

plètes reçoivent un appel ou une visite à la maison qui va changer leur vie à jamais. C'est horrible. Notre profession, c'est d'être soldat. On est dans une mission à haut risque. On sait que ça peut arriver, mais ça fait mal chaque fois.»

Au bout du fil hier, on a annoncé la mort de six soldats, la plus importante perte canadienne depuis le début de la mission en 2002, à égalité avec les six militaires tués le 8 avril dernier dans des circonstances similaires.

Depuis le début de l'année, 16 soldats canadiens sont tombés au combat, ce qui porte le total à 66 militaires (plus un diplomate) tués dans ce pays instable.

VOIR PAGE A 8: KANDAHAR



JEAN-FRANÇOIS NADEAU LE DEVOIR

Francis Cabrel et Zachary Richard chantant côte à côte à Lafayette, en Louisiane.

Cabrel et Zachary, de Lafayette à Montréal

Dans le sillage de l'ouragan Katrina, Francis Cabrel et Zachary Richard ont développé une profonde amitié qui les fera se retrouver sur scène, demain à Montréal, pour un grand concert double. Ils sont déjà en ville: ils ont d'ailleurs rencontré la presse hier après-midi. Pour sa part, notre journaliste était allé à leur rencontre au printemps, en Louisiane, au lendemain de leur première prestation commune.

JEAN-FRANÇOIS NADEAU

S

cott, Louisiane — Sans raison apparente, la grosse Cadillac Eldorado de Zachary Richard a pris feu dans son garage. Le moteur ne tournait pas et rien n'explique en fait l'embrassement spontané de ce paquebot des années 60 que le poète-chanteur chérissait au point de s'être plusieurs fois prêté au jeu des photos avec elle. «Le diable était sûrement dans cette Cadillac! C'était juste une Cadillac maudite, c'est sûr! Tout y a passé à cause d'elle. On a dû tout faire reconstruire. C'est en bois maintenant, comme la maison, et ça donné ça», c'est-à-dire une sorte de hangar de ferme, en planches un peu frustes qui semblent avoir été battues par le vent de puis toujours mais qui s'harmonisent comme un accord parfait avec sa maison et le paysage vert de ce sud de rêve.

Depuis, Zachary s'est racheté une Cadillac. Une neuve, très grosse, rutilante, noire comme un piano laqué. Il s'en sert au moins une fois par semaine pour se rendre à New Orleans faire les courses et remplir le garde-manger de produits un peu plus raffinés que ceux qu'on trouve tout près de chez lui, dans ce vieux pays des Cadiens.

À côté de sa nouvelle Cadillac, accroché au mur, se trouve un beau vélo de course très léger. «J'ai acheté le vélo à Montréal et j'ai commencé à m'entraîner sur les routes des alentours. Ce printemps, j'avais le projet de faire le tour de l'Afrique à vélo. C'est un projet qui m'intéressait vraiment beaucoup, mais je n'ai pas vraiment le temps et mon dos me fait un peu souffrir.» Il n'empêche que Zachary, svelte et énergique, est en pleine forme. Il aime toujours

VOIR PAGE A 8: CABREL

■ Un prix et un écriin pour Bob Dylan, page B 8

Le Festival d'été de Québec célèbre en force ses 40 ans

PATRICK CAUX

Q

uébec — Ce soir, au moment de brancher les amplis et d'allumer les premiers projecteurs qui éclaireront Pépé, Renaud et les Cowboys Fringants, le Festival d'été de Québec (FEQ) célébrera en force ses 40 ans. Première manifestation du genre à atteindre cet âge dans la province, le festival amorce cette nouvelle décennie en pleine possession de ses moyens.

«40 ans, ce n'est pas rien!», résume à juste titre Louis-Philippe Baillargeon, le tout nouveau président de l'organisation.

«Chaque année, on doit relever l'immense défi de séduire le public», précise Jean Beaudesne, grand architecte de la programmation depuis le début des années 80. «Avec le temps, on s'est construit un important capital de sympathie à travers la province. Mais il ne faut jamais rien tenir pour acquis. On doit continuellement se réinventer.»

C'est en toute connaissance de cause que le directeur de la programmation parle de capacité de se réinventer puisque le festival a connu une période plus difficile au cours des dernières années. À l'image des jeunes trentenaires préoccupés par leurs REER, le FEQ a traversé la trentaine déchirée entre son désir d'expansion et une situation budgétaire rendue fragile, notamment par les lois sur la publicité (du tabac).

«À force de vouloir grossir, le FEQ s'est tourné vers une approche plus populaire», explique Lwazo, membre de CÉA, un groupe de hip-hop de Québec. En effet, les spectacles de type «hommage», les star-académiciens et autres prestations de la famille Dion au début des années 2000 ont été vertement critiqués par les observateurs et les mélomanes.

VOIR PAGE A 8: FESTIVAL

LE MONDE

PAKISTAN

Arrestation du chef de la Mosquée rouge déguisé en femme

Sept cents étudiants se sont rendus hier aux forces de l'ordre

Islamabad — Le chef religieux de la Mosquée rouge, bastion du radicalisme étudiant au cœur d'Islamabad, a été appréhendé hier alors qu'il tentait de fuir l'édifice assiégé par les forces de l'ordre, caché sous une burqa, ont annoncé des responsables pakistanais.

L'arrestation d'Abdul Aziz constitue un succès d'envergure pour le gouvernement du président Pervez Musharraf, pressé depuis longtemps par son opposition libérale de réduire ce foyer d'intégrisme radical.

700 étudiants de la Mosquée rouge se sont rendus hier, mais des centaines d'autres se trouveraient encore à l'intérieur du complexe.

Aziz a essayé de prendre la fuite caché sous une burqa, le long voile noir qui enveloppe les femmes de la tête aux pieds. «Il a été intercepté au point de contrôle où les femmes quittent la mosquée doivent s'inscrire. Les policiers avaient repéré son comportement bizarre», a expliqué un haut fonctionnaire municipal, Chaudhry Mohammad Ali.

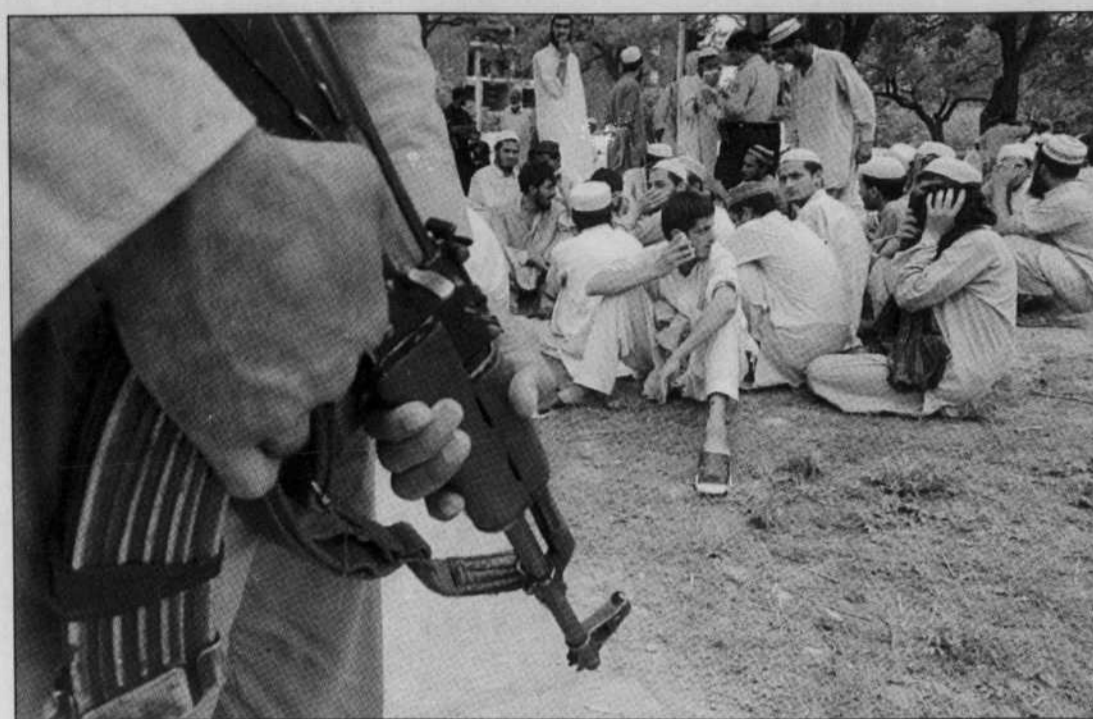
«Il était le dernier d'un groupe de sept femmes, mais nos hommes ont noté un problème. Les autres membres du groupe ressemblaient à des femmes, mais lui était plus grand et il avait du ventre», a précisé un responsable des forces de sécurité.

Le religieux dirigeait la Mosquée rouge avec son frère, Abdul Rashid Ghazi, qui serait toujours à l'intérieur avec de nombreux autres activistes refusant d'obéir aux ultimatum des autorités.

Des explosions

Après les tirs meurtriers de mardi, des centaines de policiers et de militaires, équipés de véhicules blindés de transport de troupes, ont encerclé l'édifice religieux et imposé un couvre-feu d'une durée illimitée dans le secteur. Les forces de l'ordre ont reçu pour consigne de tirer à vue sur tous ceux qui résisteraient. «Ils [les étudiants] n'ont pas d'autre choix que de se rendre», a déclaré le ministre de l'Intérieur.

Ce matin, de fortes explosions



Un soldat pakistanais surveillait des étudiants radicaux hier près de la Mosquée rouge.

ont été entendues dans les parages de la Mosquée rouge. «Il s'agit d'explosions en guise de coups de semonce. Nous ne sommes pas entrés dans la mosquée», a déclaré un responsable de la sécurité pakistanaise, sous le sceau de l'anonymat. Huit explosions, à un intervalle de quelques minutes, ont été suivies par des tirs et le tout a pris fin au bout d'une vingtaine de minutes, peu avant le lever du soleil. Elles ont été suivies également d'un appel lancé par haut-parleurs par les forces de sécurité, invitant les étudiants à se rendre, a rapporté un témoin. Une partie d'un mur de l'immense complexe de la mosquée s'est effondré sous l'effet d'une des explosions et les forces de sécurité ont également tiré des gaz lacrymogènes, a précisé le responsable de la sécurité.

La Mosquée rouge (Lal Masjid), tenue par un mouvement islamiste radical comparable aux talibans af-

ghans, est un complexe religieux formé d'une mosquée et d'une madrasa (école coranique). 5000 étudiants et 4000 étudiantes, âgés de 10 à 20 ans, suivent les cours de l'école coranique de la Mosquée rouge. Selon les autorités, la mosquée servirait également de refuge à des talibans combattant en Afghanistan et des islamistes pakistanais les soutenant.

Laissez-passer

De nombreux étudiants ont accepté l'offre d'un laissez-passer et d'une somme de 5000 roupies (environ 120 \$) et quitté la mosquée.

Près de 700 personnes, dont une centaine de femmes et de filles, ont quitté la mosquée, mais il en reste encore officiellement plusieurs centaines à l'intérieur. Les hommes qui se sont rendus ont été embarqués à bord de camions tandis que femmes et enfants étaient relâchés. Les affrontements ont commen-

cé mardi quand 150 étudiants ont attaqué le poste de sécurité d'un bâtiment public près de la mosquée, y volant des armes et prenant quatre fonctionnaires en otages, a expliqué la police.

Ces violences tombent particulièrement mal pour le président Musharraf, déjà confronté à une fronde des avocats et de l'opposition depuis qu'il a suspendu de ses fonctions, en mars, le président de la Cour suprême. Il prépare d'autre part l'élection présidentielle et les prochaines législatives.

La Mosquée rouge, connue depuis longtemps pour abriter des radicaux islamistes, symbolise la «talibanisation» de la société pakistanaise. Elle est située à moins de deux kilomètres du parlement et de l'enclave des missions diplomatiques.

Agence France-Presse et Reuters

Le Hillary & Bill Show

La notoriété de l'ex-président nuira-t-elle à son épouse pour accéder à la Maison-Blanche?

THOMAS DÉVRY

Avec sa chemise jaune canari, Bill Clinton passe difficilement inaperçu, même lorsqu'il s'efface à l'arrière de la scène. Tant mieux, car ce n'est pas l'objectif du moment. Depuis le début de la semaine, Hillary Clinton, candidate à l'élection présidentielle américaine de 2008, se fait accompagner par son mari dans l'Iowa, cet Etat au cœur des plaines du Midwest, le premier à partager les prétendants lors des primaires de chaque parti.

Si Bill n'en est pas à son premier meeting de campagne aux côtés de son épouse, c'est la première fois qu'il entreprend avec elle une tournée électorale de plusieurs jours. Depuis qu'elle est devenue une femme politique en son (pré)nom propre, en 2000, Hillary Clinton a toujours fait en sorte de tenir l'ancien président à distance, désireuse de marquer son territoire et d'affirmer son indépendance. Mais voilà, face à des adversaires démocrates plus tenaces que prévu et aux prises avec des électeurs toujours méfiants à son endroit, la sénatrice de l'Etat de New York s'est dit qu'elle aurait tort de ne pas utiliser son meilleur atout. Même s'il est à double tranchant.

Dans l'Iowa, debout sur une estrade et entourée de ballots de paille pour «faire rural», Hillary se retourne au milieu de son discours et met la main sur l'épaule de Bill: en tant que candidate, «j'ai de l'aide en chemin», annonce-t-elle avec un mélange de fierté et d'humilité, elle l'ancienne militante féministe. Quelques instants auparavant, dans ses remarques préliminaires, lui n'avait pas mâché ses mots: «Même si nous n'étions pas mariés, je serais ici pour la soutenir», et «depuis 40 ans que je suis un électeur, je n'ai jamais eu l'occasion de voter pour quelqu'un d'aussi qualifié».

Deux pour un

Le Bill & Hillary Show apparaît bien rodé: à elle le devant de la scène et le message politique, à lui les paillettes et l'influence en coulisses. Depuis que, l'an dernier, les époux avaient chacun prononcé un discours lors des obsèques de la veuve de Martin Luther King, les conseillers des Clinton évitent de les faire parler à tour de rôle. «Ce n'est pas tant qu'Hillary est une oratrice moyenne, mais n'importe qui souffre de la comparaison avec une bête de scène politique comme l'ancien président», explique un conseiller en communication démocrate. La sénatrice est ainsi condamnée à un subtil numéro d'équilibriste: faire rayonner Bill mais pas trop, évoquer la nostalgie du calme et de la prospérité de son double mandat sans ressusciter le souvenir de la fameuse robe bleue de Monica Lewinsky, donner aux Américains l'impres-

sion qu'ils auront deux Clinton pour le prix d'un sans le dire ouvertement.

De son côté, l'ancien occupant du bureau ovale semble sincèrement dévoué dans son rôle de conseiller de l'ombre. Selon l'entourage du couple, «Bill est prêt à faire tout ce qu'il faut pour que sa femme remporte la présidence, car il estime avoir une immense dette à son égard pour son appui durant sa carrière politique», a rapporté le *New York Times*. Durant l'hiver, c'est lui qui s'est chargé d'une partie de la récolte financière, organisant de multiples pince-sesses avec le gratin des bailleurs de fonds de la gauche dans de somptueux appartements new-yorkais. Occasionnellement, il l'aide

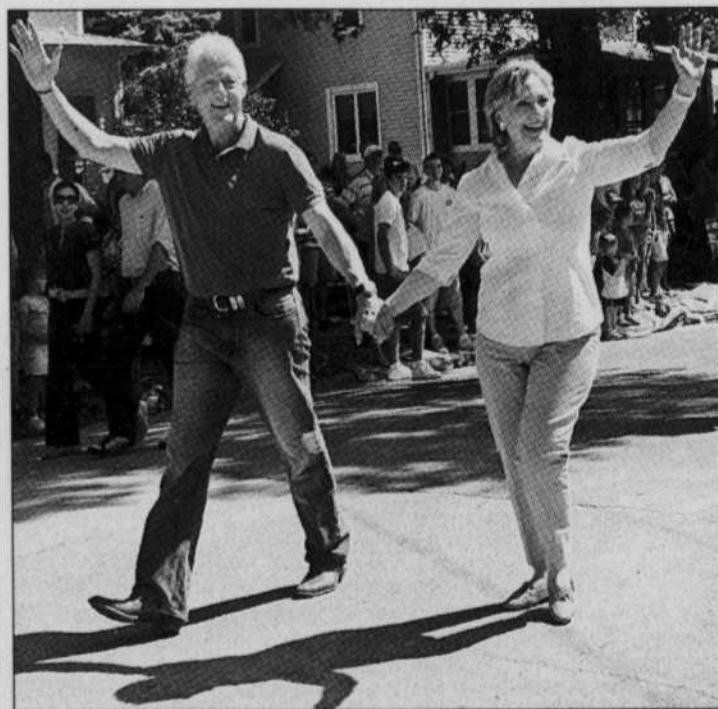
à répéter ses discours jusqu'au milieu de la nuit et graisse les rouages compliqués du Parti démocrate. Et quand on lui demande d'accompagner Hillary dans l'Iowa parce qu'elle est à la traîne dans les sondages, il s'y prête apparemment de bonne grâce. La seule chose à laquelle il se refuse pour le moment, c'est de critiquer les rivaux de son épouse dans la course aux primaires. «Si vous voulez que je dise du mal

d'eux, allez voir ailleurs», a-t-il prévenu en évoquant les noms de Barack Obama, de John Edwards et des autres petits candidats.

La seconde Clinton

Mais cette dynamique des Clinton tendus vers un objectif commun fait l'impatte sur trois interrogations cruciales. La première est celle de la «restauration»: si Hillary est élue, la succession présidentielle des années 1988-2012 (ou 2016) se lira Bush-Clinton-Bush-Clinton. Comme l'écrit le chroniqueur Jonathan Alter, «la question est moins de savoir si les Américains sont prêts à élire la première femme à la Maison-Blanche que la seconde Clinton». La deuxième est celle du «caractère» de Bill. En février dernier, un des principaux financiers du Parti démocrate, le milliardaire David Geffen, a mis les pieds dans les plats en se disant inquiet de l'attitude «inconsciente» de l'ancien président, très doué pour «offrir des munitions à ses ennemis et distraire le pays». La question, jamais prononcée publiquement mais que se posent la majorité des électeurs de gauche est celle-ci: «Recommencera-t-il avec une nouvelle Monica?» La troisième, et dernière, enfin, est celle du statut de «premier époux». Que faire d'un mari aussi encombrant une fois installé à la Maison-Blanche? Hillary a esquissé une réponse: elle souhaiterait en faire un «ambassadeur global» pour réparer les relations des Etats-Unis avec le reste du monde. Ce qui a fait dire aux cyniques: «Voilà le meilleur moyen de ne plus l'avoir dans les pieds à Washington.» Bill est bien utile, mais il a ses limites.

Libération



Les Clinton en campagne hier dans l'Iowa.

JOSHUA LOTT REUTERS

Des fonctionnaires palestiniens sont payés

Des milliers de fonctionnaires palestiniens ont commencé à recevoir hier en Cisjordanie leur premier salaire depuis plus d'un an, après le déblocage par Israël d'une partie des fonds gelés dus à l'Autorité palestinienne.

Soulagés, ces fonctionnaires se pressaient devant les banques, vérifiant si leurs noms figuraient sur les listes affichées au-dessus des distributeurs.

Près de 20 000 de leurs collègues qui répondent aux ordres du Hamas, désormais seul maître de la bande de Gaza, n'ont pu bénéficier de cette mesure, rendue possible par la levée du blocus financier israélien et occidental, conséquence de la dissolution du gouvernement d'union dirigé par le mouvement islamiste.

«Je vais utiliser l'argent pour payer mes dettes», a déclaré Falah Samaam, un employé du ministère de la Santé à Gaza, qui gagne 1300 shekels (450 \$US) par mois.

Agence France-Presse et Reuters

Olmert ramène Haïm Ramon

Jérusalem — Le premier ministre israélien Ehoud Olmert a remanié hier son gouvernement, y ramenant l'ex-ministre de la Justice, Haïm Ramon, récemment condamné pour acte indécent, au poste de numéro deux.

M. Ramon, un proche de M. Olmert, a ensuite prêté serment et pris sa place à la table du gouvernement après avoir reçu une accolade très appuyée de M. Olmert. Le retour de M. Ramon au gouvernement a suscité la colère d'organisations féministes en raison des récentes poursuites à son encontre.

A l'issue d'un procès fort médiatisé, M. Ramon, 56 ans, reconnu coupable d'acte indécent, avait été condamné fin mars par le tribunal de district de Tel-Aviv à une peine symbolique de travaux d'intérêt public et à quelque 3000 \$ d'amende.

Agence France-Presse

La libération d'Alan Johnston

La Grande-Bretagne est soulagée

La Grande-Bretagne a poussé un immense soupir de soulagement après la libération dans la nuit de mardi à hier du correspondant de la BBC à Gaza, Alan Johnston, immédiatement saluée par le gouvernement de Gordon Brown, la chaîne publique et la famille du journaliste.

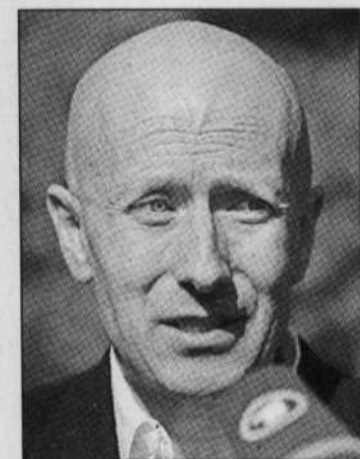
Le journaliste, qui s'est rendu hier dans la matinée au consulat britannique à Jérusalem, a déclaré qu'il pourrait rester dans cette ville deux ou trois jours avant de regagner la Grande-Bretagne, d'après le porte-parole du consulat britannique, Sean McCollm.

La libération de Johnston, qui détient le «record» de la plus longue détention à Gaza pour un étranger, a été obtenue par le Hamas, soucieux de montrer sa capacité à mettre fin à l'anarchie dans la bande de Gaza.

Elle a été unanimement saluée de par le monde. Le soulagement est d'autant plus grand que de graves menaces pesaient sur la vie du captif, entre les mains d'un groupe extrémiste se présentant comme l'Armée de l'Islam.

«J'étais comme enterré vivant, éloigné du monde, et, parfois, c'était vraiment terrifiant», a confié sur un ton remarquablement détaché le journaliste britannique en relata son calvaire.

Pâle, encore sous le choc, amaigri, les traits tirés mais visiblement soulagé d'être libre, Alan Johnston, 45 ans, a déclaré que pendant sa longue captivité, il n'avait



YONATHAN WEITZMAN REUTERS
Alan Johnston

presque pas vu la lumière du soleil, vivant sous la menace constante d'être exécuté par ses ravisseurs, lié à un puissant clan armé de Gaza, les Doghmosh.

«Sans les pressions vraiment fortes du Hamas, qui s'est engagé à régler les multiples problèmes de sécurité à Gaza, je serais encore dans cette pièce pour longtemps, très longtemps», a estimé Johnston.

Le journaliste, qui a été examiné par un médecin à Jérusalem, a pu échanger quelques mots au téléphone avec ses parents, Graham et Margaret, soulagés que leur cauchemar ait pris fin.

Le Hamas, qui détient le pouvoir à Gaza depuis le 15 juin, a visiblement réussi là où l'Autorité palestinienne de Mahmoud Abbas

avait échoué durant les mois précédant le coup de force du mouvement islamiste.

«Le gouvernement palestinien dans la bande de Gaza est sérieux dans sa volonté d'imposer la sécurité et d'assurer la stabilité à l'intérieur de ce territoire. Nous voulons la sécurité également en Cisjordanie et à Jérusalem», a assuré Ismaïl Haniyeh, le premier ministre palestinien limogé du mouvement Hamas.

Il a aussi exprimé l'espoir qu'un «bon accord qui permettra la libération de nos détenus» débouchera sur la libération du soldat israélien Gilad Shalit, enlevé le 25 juin 2006 à la lisière de la bande de Gaza.

Le premier ministre britannique Gordon Brown a salué la «bonne nouvelle». Le ministre des Affaires étrangères, David Miliband, s'est réjoui en relevant le «rôle crucial» qu'ont joué le président de l'Autorité palestinienne, Mahmoud Abbas, le premier ministre limogé du Hamas, Ismaïl Haniyeh, et les porte-parole du Hamas.

«Nous sommes ravis et extrêmement soulagés de la libération de notre ami et collègue», a déclaré la BBC dans un communiqué.

À la mi-journée, la BBC a décroché de la façade de son siège londonien l'immense portrait d'Alan Johnston, sous les applaudissements nourris de ses collègues, qu'il a pu remercier lors d'un duplex depuis Jérusalem.

Agence France-Presse

Le niveau d'alerte est ramené de critique à grave

Londres — Le Royaume-Uni a ramené hier son niveau d'alerte devant la menace terroriste de critique, son stade maximal, à grave, estimant que le risque d'un attentat imminent s'était éloigné.

Le niveau d'alerte était critique depuis samedi à la suite de la découverte, la veille en plein cœur de Londres, de deux véhicules piégés et de l'attaque avortée samedi contre le principal terminal de l'aéroport de Glasgow, en Ecosse.

Scotland Yard pense avoir arrêté les principaux suspects d'un complot terroriste d'inspiration qatémiste.

Jacqui Smith, nouveau ministre de l'Intérieur, a justifié la décision de baisser le niveau d'alerte car, a-t-elle dit, «il n'y a plus d'informations laissant craindre une attaque imminente, même si une menace réelle et sérieuse persiste».

Les huit suspects arrêtés sont tous proches du monde médical, la plupart étant médecins, et le nouveau premier ministre britannique, Gordon Brown, a ordonné un réexamen des procédures de recrutement au service de santé britannique (NHS). L'un d'eux est détenu en Australie. Deux sont indiens et

les autres sont tous originaires du Proche-Orient.

De source proche de la sécurité, on a indiqué que les services de renseignement du MI5 s'étaient aperçus qu'ils détenaient déjà des informations dans leurs bases de données sur certains des suspects et que cela avait facilité l'enquête.

L'implication présumée de médecins dans ce complot soulève l'inquiétude en Grande-Bretagne, un pays dont 40 % des médecins agréés ont été formés à l'étranger.

Reuters



Louis-Edmond HAMELIN

NIPISH
une narration en autochtonie

Par l'auteur de la Nordicité canadienne

256 pages • 30 \$
ISBN 978-2-7801-6982-1

GUERIN, éditeur bilingue
514-842-3481

En vente dans toutes les librairies
Le prix est indiqué sous réserve de modifications.

CULTURE



Messe Jazz
François Bourassa, piano, orgue
André Leroux, saxophone
Dimanche 8 juillet - 11 h Entrée libre
ÉGLISE DU GESU
1202, rue de Bleury
Montréal (métro Place-des-Arts)
www.gesu.net 514-851-4378

FESTIVAL INTERNATIONAL DE JAZZ DE MONTRÉAL

Bob Dylan à la salle Wilfrid-Pelletier;
Garth et Maud Hudson au SavoyLa pertinence
chevillée au corps

SYLVAIN CORMIER

Il n'y a pas de hasard. Il y a qu'hier soir, Garth Hudson était au Savoy du Métropolis et explorait les possibilités de sa main gauche au piano droit, et trouvait encore le moyen d'aller là où il n'était jamais allé. Il y a qu'hier soir, quelques centaines de mètres plus à l'ouest, il y avait Bob Dylan dans la grande salle Wilfrid-Pelletier, la même salle Wilfrid-Pelletier où, en 1966, le même Garth Hudson et les autres Hawks — The Band en devenir — accompagnaient Dylan dans sa quête de renouvellement de la forme folk par voie d'électrification. Hier soir, cette quête se poursuivait pour Dylan et pour Hudson, chacun à sa façon, dans le même esprit d'absolue liberté.

Hudson se produisait devant une petite centaine d'aficionados et de nostalgiques du Band avec sa femme Maud et trois musiciens, dont le très grand bassiste Marty Ballou (acolyte de John Hammond Jr.). Dylan, nouveau récipiendaire du *Montreal Jazz Festival Spirit Award*, avait bien sûr rempli Wilfrid, l'habituelle cohorte d'irréductibles cotoyant les amateurs de légendes vivantes. Mais qu'importe le nombre, qu'importe ce qui amenait à l'un ou l'autre endroit l'acheteur de billet, la démonstration était tout aussi convaincante.

Ce qui avait uni Hudson et Dylan lors de la fameuse tournée «électrifiée» de 1966, puis à Woodstock durant l'enregistrement des *Basement Tapes*, puis durant la tournée The Band-Dylan de 1974 (qui nous donna le double album *Before The Flood*) les réunissait à nouveau, presque à portée d'amplification: les deux têtes chercheuses cherchaient encore. Et de manière bigrement intéressante, chacun semblait trouver l'essence de leur art dans le retour à des formes anciennes. Hudson intégrait des polkas, des relents de Gershwin, des arpèges de Horace

Silver à sa tambouille de jus de racines. Dylan réinventait *I'll Be Your Baby Tonight* en rockabilly estampillé Elvis, et *Spirit On The Water* trouvait sa raison d'être du côté du ragtime et du swing.

Pour qui avait la chance d'assister à des portions de l'un et l'autre spectacles — nous étions quelques-uns —, le constat était évident: Hudson et Dylan semblent avoir compris le même truc, à savoir qu'on a beau chercher à refaire le monde, on en revient toujours à l'origine. Aux formes de base de la musique. À entendre Dylan brasser *Rollin' And Tumblin'*, l'une de ses chansons du récent album *Modern Times*, on ne pouvait pas ne pas entendre le groupe Canned Head au festival pop de Monterey en 1967 brassant un boogie également intitulé *Rollin' And Tumblin'*, déniché à la source même du boogie afro-américain. Dylan et son orchestre, comprenait-on, trouvent là-dedans source de modernité.

Ainsi Dylan revisitait-il comme d'habitude son catalogue sans gêne aucune, et j'avais enfin l'impression de comprendre où il voulait en venir. Les *Rainy Day Woman #12 & 35*, *Highway 61 Revisited* et autres *Chimes Of Freedom* étaient littéralement extirpées du contexte folk-rock des versions enregistrées, et Dylan leur redonnait en lieu et place la fraîcheur plus intemporelle du rockabilly, du swing et du boogie. Les chansons en étaient libérées, leur bail renouvelé. Belle boucle bouclée.

Et bel écrivain. Assister à un spectacle de Dylan dans le velours de Wilfrid était un privilège, et nous en jouissions manifestement, à cela près que le son était moins bon qu'en novembre dernier au Centre Bell, surtout à pleine puissance. Constat conséquent: le Dylan d'aujourd'hui, cet aventurier digne d'un *Spirit Award*, n'est décidément pas l'homme des lieux confortables.

Collaborateur du Devoir

Le bonheur tout plein
d'Eleni Mandell

FRÉDÉRIQUE DOYON

Elle ne manque pas une occasion de chanter à Montréal, surtout si c'est dans le cadre du Festival international de jazz. La Californienne Eleni Mandell revient sur l'île pour la troisième fois avec toujours autant d'enthousiasme et un brin de nervosité.

«Quand les gens me demandent si je suis nerveuse avant les shows, je réponds toujours: seulement au Festival de jazz», confiait-elle au Devoir de sa voix langoureuse il y a quelques semaines au cours d'une entrevue téléphonique depuis la Louisiane où s'arrêta sa tournée. «Il y a quelque chose dans l'air, beaucoup d'attentes, et donc de pression, alors ça pousse à donner le meilleur de soi-même.»

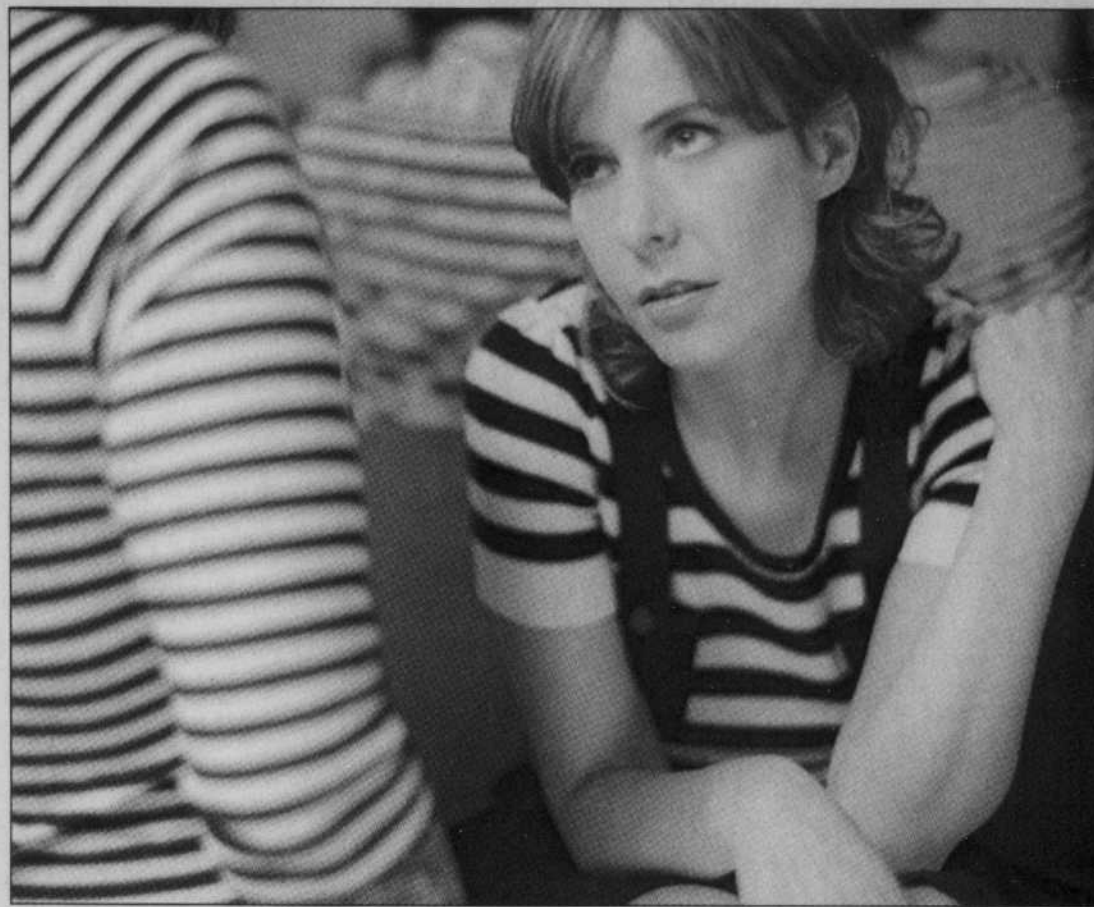
Le secret de sa présence récurrente: son parrain canadien, le patron de l'étiquette Zedtone, Nathan McKinney, qui ne manque pas une occasion de la faire passer par la métropole québécoise.

L'auteure-compositrice-interprète arrive avec un trop-plein de sérénité et de bonheur qu'elle déversera généreusement sur scène avec sa bande de musiciens (Jeremy Drake à la guitare, Kevin Fitzgerald à la batterie et Ryan Feves à la basse). Car c'est amoureuse qu'elle a livré son sixième album, *Miracle Of Love*, en début d'année. Un amour et un bien-être qui se sont répandus dans ses paroles autant que dans sa voix.

«C'est vraiment chouette d'être aimée!» souffle en rigolant la chanteuse, qui ne se gêne pas d'ouvrir la porte sur sa vie personnelle, dont ses albums sont de toute façon le reflet fidèle. «C'est certainement fait de moi une personne plus heureuse. Ça m'a donné plus confiance en moi et plus d'espoir...»

Cet état de béatitude, le réalisateur Andy Kauklin (patron de l'étiquette Anti qui abrite aussi Tom Waits, un des héros de la chanteuse) a su le traduire dans l'album en le cueillant sur le vif.

«C'était l'idée d'Andy de me faire jouer seule avec ma guitare, raconte-t-elle. Il souhaitait capter l'hu-



SOURCE FJM

L'auteure-compositrice-interprète Eleni Mandell arrive à Montréal avec un trop-plein de sérénité et de bonheur qu'elle déversera généreusement sur scène ce soir avec sa bande de musiciens.

meur intimiste et détendue qu'il avait perçue quand il m'a entendue la première fois chez moi dans mon salon. Je pense que tout le monde a joué différemment en portant plus attention à la voix, qu'on voulait mettre au cœur de l'album.»

Vrai que sa voix chaude et enveloppante domine *Miracle Of Love*. Vrai aussi que le plaisir contagieux de cet album croit avec l'écoute, album que nous avons découvert par un matin d'hiver dégoulinant de soleil, tout à fait à propos. Mais l'instrumentation variée proposée par le réalisateur y est sûrement pour quelque chose.

«Il a amené tellement d'instruments et de sons différents! J'ai adoré son idée d'intégrer un horn

et des claviers, parce que j'étais rendue à un point où j'en avais marre de la guitare...»

Le processus de création, plus axé sur la collaboration que d'habitude, a également enrichi les arrangements au point d'en faire l'un de ses albums les plus accomplis, croit-elle. Un esprit de liberté a traversé la démarche, non seulement avec le réalisateur, mais aussi avec les musiciens et au mixage final.

«C'était agréable de lâcher prise sur tout le processus», raconte-t-elle. La collaboration est très enrichissante. Si chacun n'avait pas senti la liberté d'apporter sa contribution, ça n'aurait pas donné le même résultat. On aurait pu trouver ces chansons sur tous mes albums, mais

celui-ci est le plus cohérent du début à la fin.»

Celle qui aime profondément la performance live promet toutefois de livrer plusieurs titres de ces opus précédents et même quelques nouveaux crus.

«J'ai tellement hâte de sortir mon prochain album!», s'exclame-t-elle.

Quand on déborde de bonheur, aussi bien le répandre autour de soi, se dit-elle, promettant du même souffle un septième opus aux humeurs joyeuses et estivales, loin du froid hivernal ou de l'été pluvieux qui semble nous guetter. Mais n'ayez crainte, au Club Soda, ce soir à 19h, il fera bon, beau et chaud.

Le Devoir

NOS CHOIX

Alain Bédard Auguste Quintet

Contrebassiste et directeur de la maison de disque Effendi — la plus productive avec Justin Time dans le rayon jazz au Québec —, Alain Bédard a fait paraître l'autome dernier un des meilleurs titres de son propre label: *Sphere Reflexion*. Inspiré bord en bord par l'ombre du géant que fut Thelonious Monk. Inspiré tout court, aussi. Avec son quintet, Bédard propose un jazz dynamique, mais déployé avec finesse. On cherche l'équilibre: entrain, retenue. Expressivité, subtilité. Les harmonies sont riches, la rythmique souple et ronde. On improvise, et parfois on lit un peu. En bref, on fait du jazz. Du vrai.

Au Gesu ce soir à 18h.
Guillaume Bourgault-Côté

Roberto Fonseca

Pianiste cubain de 32 ans qui a accompagné Ibrahim Ferrer pour son dernier rêve discographique avant sa mort, il arrive pour la première fois au festival avec son propre groupe. Incarnant la nouvelle génération du jazz de son île, il parvient à élargir intelligemment le spectre du jazz latin tout en demeurant parfaitement accessible. Sur *Zamata*, son plus récent disque, il s'entoure de monstres sacrés comme le bassiste Cachaito et le guitariste flamenco Vincente Amigo, sans oublier Carlinhos Brown et Omara Portuondo. Chanteur à la voix doucement haut perchée, il équilibre sa musique avec quelques textures atmosphériques et des ambiances de proximité. Vraiment très beau!

Série Jazz dans la nuit, ce soir à 22h30.
Yves Bernard

Yves Bernard

SERGE TRUFFAUT

Depuis 28 ans, les poncifs les plus éculés, les lieux communs les plus imbéciles resurgissent à l'occasion du Festival de jazz. Parmi ceux-là, un agace plus que d'autres. Autrement dit, durablement. Lequel? Entre deux éditions du FJM, l'horizon jazz de la ville se confondrait avec le désert des Tartares.

Cette assertion, évidemment jamais vérifiée par les commentateurs qui ont fait de la paresse leur fonds de commerce, a ceci d'extrêmement impoli qu'elle est une injure. À l'égard de qui? Des musiciens d'ici et de ceux qu'ils invitent de l'étranger. On pensait à cela l'autre soir lors du concert, au Upstairs (1254, rue MacKay), du trio formé par le saxophoniste Jean Derome, le contrebassiste Normand Guilbeault et le batteur Pierre Tanguay.

On pensait à eux, mais... Au moment où l'on écrit ces lignes, le trompettiste Kevin Dean n'a pas encore pris possession de la scène du Upstairs, ni d'ailleurs Dave Turner, ni Rane Lee, ni Dave Laing, ni Alec Walkington, et quelques autres, dont cet admirable animateur de la scène mais aussi batteur, pianiste et producteur qu'est André White. D'ici la conclusion du festival, ce sera chose faite.

Toujours est-il que, semaine après semaine, ces artistes s'appli-

quent, avec une constance qui force l'admiration, à maintenir Montréal dans le réseau deuxième ou secondaire de la planète jazz. C'est-à-dire? Montréal fait partie de la catégorie rassemblant ces villes comme Pittsburgh, Cleveland, Washington et quelques autres où le cours musical dépend presque exclusivement des instrumentistes locaux. New York, étant évidemment la capitale du jazz à l'année pour les raisons que l'on devine, est un cas particulier.

Toujours est-il (bis) qu'en écoutant le Derome-Guilbeault-Tanguay, le DGT, on ne pouvait que... Décidément, ce groupe est vraiment grand. Car jamais il ne concède un pouce à l'air du temps, aux effets de mode bien «marketés» mais insignifiants et dont la fonction est de faire vendre un produit ou alors de lui servir de paravent.

Qui plus est, le DGT jongle avec un programme quasi unique dans le monde du jazz. Et Dieu sait qu'on n'exagère pas. Le livre dans lequel sont regroupées les partitions qu'il connaît, qu'il a travaillées avant de les bouleverser, de se les approprier, a la grosseur d'un dictionnaire. À l'intérieur? Des pièces signées par Duke Ellington, Fats Waller, Billy Strayhorn, mais aussi des modernes, les Eric Dolphy, Misha Mengelberg, Ornette Coleman, etc. Le naturel avec lequel il passe de l'un à



SOURCE FJM

Rane Lee

l'autre sans que cela se résume à passer du coq à l'âne mérite tous les épithètes. On vous conseille vivement l'acquisition de l'album *The Feeling Of Jazz* ou du DVD *Étymologie* capté l'an dernier à l'Off

Le Devoir

Le Salon des
instruments de
musique s'ouvre
aujourd'hui

Le troisième Salon des instruments de musique et des musiciens de Montréal s'ouvre ce midi. Présenté dans le cadre du Festival international de jazz, les amateurs de musique peuvent rencontrer plusieurs exposants, participer à des activités interactives et à des ateliers et rencontrer des professionnels de la mu-

sique. Les visiteurs peuvent entendre et essayer les instruments et accessoires de musique avec les exposants, qui présenteront les plus grandes marques. Le salon se déroule du 5 au 8 juillet à la Grande Place du complexe Desjardins et sur le site extérieur du festival. Une nouveauté, cette année: l'inauguration du Salon de guitare de Montréal, où les mordus trouveront ce qui se fait de mieux en lutherie dans ce domaine. Près de 70 luthiers d'ici, du Canada, des États-Unis, d'Amérique du Sud et d'Europe présenteront leurs instruments faits à la main. — PC

Offrez-vous une expérience esthétique hors du commun



à l'HÔTEL du
Centre international Art, Nature et Paysage de Charlevoix

228, ch. Principal, Saint-Hilarion
Info et rés.: 418 457 3403

www.cianpa.ca

Jacques LAMARCHE
CÉLÉBRITÉS Collection biographique
Les 20 premiers ministres du Canada
Découvrez le Canada avec l'histoire de ceux qui, par leur règne, l'ont façonné.
64 pages - 11,25 \$
ISBN 978-2-768-7086-6
LIDEC inc.
514-843-5991
En vente dans toutes les librairies
Le prix est indiqué sous réserve de modifications

5^e ÉDITION
7 AU 15 JUILLET 2007

TANGO MAGIQUE
par la Compagnie de danse Tango Libre
11, 12 et 13 juillet à 20h30

TANGO MAESTRO
avec l'orchestre de Beba Pugliese
et les maîtres danseurs invités
14 juillet à 20h30

ou Théâtre Outremont
1248, Avenue Bernard Ouest, Outremont
Billetterie: 514 495-9944
Ticketpro: 514 908-9090

CONCERTS GRATUITS
dans les parcs
11 et 12 juillet
9 CONCERTS DANSANTS

FITM www.festivaldetangodemontreal.qc.ca 514 527-5197
Montréal